3e Année. — N° 141. Dimanche, 13 Septembre 1874.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette grise avec cotte de mailles. — Blague à tabac. — Carré, plumetis et jours. — Dentelle au crochet. — Pan de cravate en guipure-renaissance. — Carré au filet. — Bande en tapisserie. — Toilette de petite fille de cinq ans. — Mantelet étole. — Toilette de petite fille de neuf ans. — Sept chapeaux d'automne. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche coloriée de chapeaux d'automne.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette grise avec cotte de mailles. — La tunique est une sorte de filet de soie gris acier, dans lequel sont mêlées une multitude de perles d'acier. Ce vêtement, très-original, *colle* exactement à la taille et moule les formes, en s'appliquant au corsage et aux hanches, sans faire aucun pli. Le jupon est en faille gris acier; il est orné d'un volant à tête froncée trois fois, et de deux bouillonnés froncés également trois fois. Les manches, en faille gris acier, sont bouillonnées en long. Le chapeau est une sorte de toque grise dont le diadème est criblé d'acier; il est orné de plumes grises. — Modèle de Mme Cavally, 8, boulevard des Capucines.

2. Blague à tabac. — Le modèle n'est pas positivement destiné à être mis dans la poche, mais sa place est bien plutôt au râtelier du fumoir. La grecque peut être faite à l'aide de petit velours n° 1, qui en suit les contours, soit en velours en pièce découpé suivant le dessin; les grecques seront plus nettes, c'est vrai, mais le découpage sera minutieux et demandera une grande attention; mais velours en bande ou velours découpé, tous les deux devront être entourés d'une petite ganse perlée de deux nuances; puis un semé de petites croix en câblé mais ou en cordonnet d'or, courra sur le velours et l'ornementera.

Le contour extérieur se fera par un double point de chaînette, ou, à défaut, à l'aide d'une soutache.

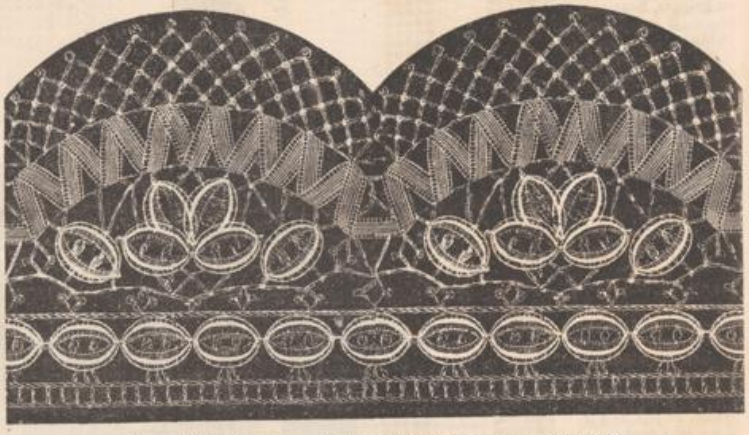
Il faut quatre côtes semblables à notre modèle; on les réunit les unes aux autres en les cousant de côté, jusqu'à la pointe extrême; lorsque les quatre coutures seront exécutées, il faudra les cacher à l'aide d'un petit câblé; puis mettre un gland fait dans les nuances principales de la blague aux quatre pointes des côtes; puis, bien entendu, à celle du bas; même à cette place il pourra être plus gros.

1. TOILETTE GRISE AVEC COTTE DE MAILLES. — MODÈLE DE Mme CAVALLY. — DESSIN DE G. JANET.

3. Carré au plumetis et jours. — Ces carrés sont utiles pour tant de choses, peuvent être employés de manières si différentes, que nous avons cru devoir en donner de différents types : le premier, celui qui porte le n° 1, est moitié au plumetis et moitié application de tulle bruxelles, au réseau très-fin et très-serré. On fait d'abord tout son plumetis sur mousseline ou batiste, en ayant soin de mettre en dessous le tulle bruxelles; puis on découpe sa batiste aux endroits désignés et sur le tulle lui-même, et au point de reprise on exécute un dessin léger et mignon; dans les angles se trouvent des motifs en frivolité; mais les personnes qui ne connaissent pas ce travail peuvent le remplacer par une application de tulle; les feuilles extrêmes seront mi-parties pleines au plumetis, mi-parties remplies par des points de sable ou point de nœuds, ou bien encore, pour rentrer dans l'ensemble du travail, remplies par un tulle en rapport avec celui du milieu.

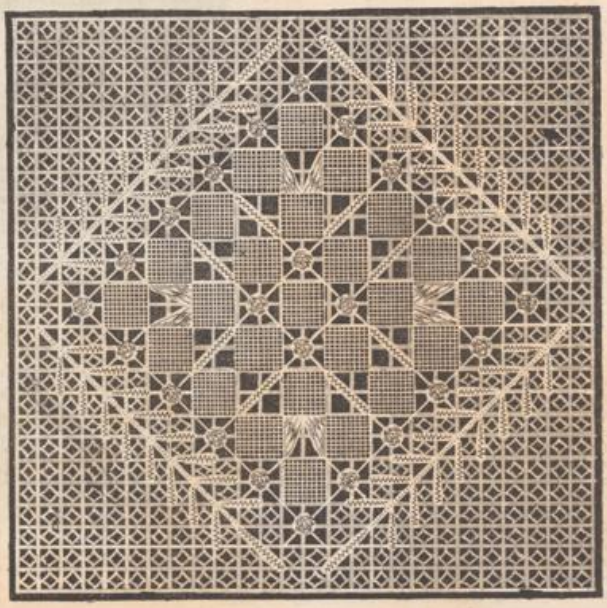
2. BLAGUE A TABAC.

3. CARRÉ AU PLUMETIS.



4. DENTELLE AU CROCHET, MOTIFS DE DENTELLE ET LACET RENAISSANCE.

5. PAN DE CRAVATE EN GUIPURE RENAISSANCE.



6. CARRÉ EN FILET ET BRODERIE DE CLUNY.

4. Dentelle au crochet, motifs de dentelle et lacet Renaissance. — Pour exécuter cette jolie dentelle, il faut demander d'abord à la maison Trigoulet les petits médaillons qui se vendent au mètre, et que l'on dispose ensuite suivant son gré, puis le lacet Renaissance, qui, semblant former le lacet, fait le pied de la dentelle. Il faut d'abord décalquer sur papier pelure tout le dessin, puis coudre à la place indiquée et les médaillons et le lacet Renaissance. Ceci fait à l'aide du crochet, ou bien en lançant des fils et exécutant des barrettes vénitiennes, on réunira les médaillons et les lacets en les maintenant bien à la place indiquée. Quant à la dentelle extérieure, qui ne se compose que de chaînettes ou mailles en l'air superposées, elle doit se faire tout au crochet. Le travail des brides au feston, superposées ainsi, serait fort joli, c'est vrai, mais d'une longueur sans pareille, car il devrait être exécuté en fil d'Irlande très-fin.

5. Pan de cravate en guipure Renaissance. — Il faut prendre du lacet Renaissance de la largeur donnée par le dessin, le bâtir sur papier pelure ou moleskine, et cela comme il a été dit plusieurs fois; remplir ensuite les mats de points de perles, de points de Paris et de points turcs, dont l'explication a été donnée dans le n° du 27 avril 1873, à la page 131, et les intervalles de barrettes de Venise à picots, dont on trouve aussi le modèle dans le n° du 25 mai, à la page 162.

Cette cravate, toute préparée et échantillonnée avec le fil et le lacet nécessaires, se trouve à la maison du Sphinx, au prix de 4 fr. 25 les deux pans.

6. Carré au filet, broderie Cluny. — Ce dessin, un peu mat, se fait sur nombre pair de 26 mailles; comme fond, on emploie du point d'esprit; les branches qui encadrent le motif du milieu se font au point de relief. Quant au milieu, il est rempli par des ronds et des points de toile alternés.

7. Bande en tapisserie pour encadrement de rideaux, fauteuil, chaise ou bandes de portières d'un dessin peu compliqué et produisant un effet charmant.

■ Noir. ⊡ Soie jaune d'or. ⊞ Ponceau. □ Rouge foncé. ▨ Rouge clair. ▩ Vert foncé. □ Vert très-clair. ⊞ Soie vert clair.

7. BANDE EN TAPISSERIE. — MODÈLE DE LA MAISON DU SPHINX.

8. Costume de petite fille de cinq à six ans, en cachemire de l'Inde, bleu très-pâle. — La jupe est ornée dans le bas d'un volant en biais et à tête; corsage décolleté en carré avec ceinture tailladée formant basques. Paletot Louis XV orné d'une jolie bande brodée; sur les côtés, grandes poches carrées; manches à larges revers et col marin. La même broderie, mais plus basse, orne les poches, les revers et le col.

9. Costume en faille ou en foulard havane clair et en mohair à raies ton sur ton, de même nuance. Le jupon est rond et garni de deux volants en biais, retombant l'un sur l'autre et froncés, le dernier à tête. Corsage en faille, uni et montant. La tunique est une sorte de mantelet étole, faisant corsage sans manches. Ce vêtement est en mohair rayé de deux tons, l'un clair et l'autre plus foncé, dans la même teinte; il est garni d'une natte en rubans de deux tons et d'une guipure de la même nuance du costume. — Voir la planche de patrons du dernier numéro.

10. Costume de petite fille de neuf à onze ans, en mohair écru, rayé ton sur ton.—Première jupe tout unie; seconde jupe relevée un peu des côtés, et par derrière en pouf et garnie d'une petite bande brodée et festonnée. Petite casaque croisée et ajustée, garnie de la même bande brodée; les revers, qui croisent en châle, et les parements sont en mohair uni ou en faille écrue, ainsi que les poches.

11. Chapeau de paille noire dont les bords s'abaissent sur le front; par devant se trouve une ruche de crêpe lisse sous un plissé de faille noire. Torsade de faille noire autour de la calotte. Bouquet de fleurs des champs variées sur le devant du fond et retombant un peu sur les bords.

12. Chapeau de paille noire, à bord relevé, doublé et liséré de faille. Sur le fond, double nœud en faille bleu de ciel, dans lequel se cache le pied d'une branche de chrysanthème blanc rosé; cette branche passe sur la calotte et retombe par derrière. Léger plissé de gaze blanche sous les bords.

13. Chapeau de feutre noir, à grands bords relevés par derrière sous trois plumes bleues dont les têtes retombent sur la calotte, qui est entourée d'une torsade de velours bleu.

14. Chapeau de paille noire à grands bords retroussés tout autour. Sous ce bord, par devant, se trouve un ruché de tulle blanc. Trois plumes blanches ornent le devant du chapeau et retombent sur une touffe de roses posée près du bord. Par derrière, nœud de faille noire.

15. Chapeau de feutre bronze relevant par devant pour laisser voir une touffe de marguerites panachées; sur la passe est posé un nœud de faille bronze servant de pied à une plume frisée qui retombe assez bas, derrière, sur les cheveux; tour de plumes frisées autour de la capote; brides de faille bronze.

16. Chapeau de voyage, de forme allongée, en paille noire, à bords relevés de côté et s'abaissant sur le front; sur le fond bouillonné, une écharpe de gros de Suez noir séparant une plume blanche et une plume noire; de la plume blanche s'échappe une grappe d'acacia.

17. Chapeau de feutre noir à bords retroussés tout autour. Le devant est orné d'une touffe de roses, et la calotte de trois plumes blanches. En dessous du bord, court un bord de plumes noires reposant sur les cheveux. — Ces sept modèles de chapeaux ont été dessinés chez Mme Fontaine, 16, rue Louis-le-Grand.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Chapeau de velours bronze. — Le bord se relève et est garni en dessous d'un ruché blanc et d'une rose. Autour de la calotte, torsade de faille blanche; un nœud à grandes coques, en faille blanche, orne le devant du chapeau et fait pied à deux plumes bronze. Brides de faille blanche.

Chapeau pouvant convenir à une femme d'un certain âge. Le bord se soulève pour laisser passer un plissé blanc; le même plissé se retrouve au-dessus du bord. Grand nœud plat à deux coques, sur le devant duquel s'échappe, des deux côtés et au-dessus, un coquillé de dentelle noire. Le dessus du chapeau est orné de chrysanthèmes panachés.

Deux grandes barbes de tulle dentelle encadrées de dentelles nouent lâche sous le menton.

Chapeau de jeune femme en feutre noir, de forme ronde, comme un chapeau d'enfant, et à bords légèrement retroussés tout autour. Ces bords sont doublés et bordés en rouleau de faille noire. Le côté gauche se relève sous un double nœud noir et bleu faisant pied à une plume noire et une plume bleue. Le chapeau se pose un peu de côté.

Chapeau capote en faille noire, à fond mou, formant bonnet Charlotte par derrière. Le plissé qui entoure ce chapeau est en faille effilée. Autour du fond mou est posé un tour de plume frisée. Le bord se relève par devant sur une rose de Bengale; deux roses semblables sont posées au-dessus et accompagnent une plume d'un rose doux posée de côté. Un nœud de velours retombe par derrière, ayant l'air de servir à nouer la capote et à former le fond plissé. Ce modèle est charmant et d'une nouveauté absolue.

Chapeau en gros de Suez ou en faille marron, avec bord retroussé par derrière sous des touffes de roses ponceau. Le fond est en étoffe de soie blanche nattée. Une aile changeante est posée de côté. — Modèles de M. Fontaine, 16, rue Louis-le-Grand. E. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

On se marie beaucoup en ce moment, et je reçois de nombreuses lettres me demandant des renseignements sur les mille détails d'une corbeille et d'un trousseau; bien que ces détails aient été donnés bien des fois, je ne crois pas inutile de les répéter. J'ai déjà dit que la composition d'une corbeille ou d'un trousseau dépendait absolument de la situation de fortune des jeunes fiancés; mais il est fort difficile de fixer la somme à dépenser même au prorata de la dot et des revenus futurs du ménage. En général, on pose comme principe que la corbeille offerte par le futur, ainsi que le trousseau donné par sa famille à la jeune femme, doivent représenter le vingtième de la dot. Ainsi, pour une dot de 100,000 fr., de part et d'autre une corbeille de 5,000 f. et un trousseau de la même valeur. Cela est bien, à condition que les 10,000 fr. représentent une somme indépendante de la dot mise à part pour cet usage. Je donne cette conclusion, parce que la question m'a été posée; mais je pense que le mieux est de faire à cet égard ce que la réflexion et le bon sens conseillent.

Cependant, comme j'ai besoin de prendre une base pour donner les indications qu'on me demande, j'adopte celle dont j'ai parlé plus haut, et je suppose que le jeune ménage soit destiné à posséder 10,000 fr. de revenu. Ce n'est guère évidemment, à notre époque de luxe, mais je connais néanmoins bon nombre de familles qui n'ont pas davantage, et qui, grâce à une intelligente économie, vivent dans une certaine aisance élégante, qui vaut bien la richesse. Donc, en supposant que le mariage ait lieu au mois d'octobre, je ferais la robe de mariée en satin blanc, et cela pour plusieurs raisons; d'abord le satin sied mieux au teint, à cause de sa teinte particulière et de ses reflets brillants, que la faille au ton cru et mat; ensuite parce que le satin se teint admirablement et peut se transformer tout aussi bien en robe de bal, s'il est teint en rose, en bleu, en rouge, qu'en robe de visite, de dîner, de réception, teint en noir, en gris, en nacarat, etc. Par cette même raison d'économie, je conseillerai de faire cette robe, fort simple, à grande traîne; j'ai toujours remarqué que les plus charmantes toilettes de mariées étaient celles qui étaient le moins surchargées. Le voile se pose toujours tombant tout autour et s'abaissant sur le visage.

Une robe de faille noire est absolument indispensable. Pour toute femme dans une situation modeste, c'est la ressource suprême. Aussi, conseillerai-je toujours de ne pas faire d'économie sur son prix d'achat. Cette robe devrait être faite à demi-traîne, de façon à pouvoir être portée au besoin dans la rue, en la relevant un peu. On peut la garnir de jais, puisque c'est aussi bien une toilette de soir que de jour.

J'ai vu dernièrement des passementeries de jais qui seraient d'un effet ravissant posées sur de la faille ou du velours noir. Ce sont des bandes formant entre-deux plus ou moins larges et qui semblent faites en tricot *lâche*. En employant ces bandes posées à vide, c'est-à-dire cousues à des bandes de faille, sur la tunique d'une robe de faille noire, on aura une

8. PETITE FILLE DE CINQ ANS. 9. MANTELET-ÉTOLE. 10. PETITE FILLE DE NEUF ANS.

toilette merveilleuse. On fait même cette passementerie en 25 et 30 centimètres de large, pour former avec des écharpes, attachant le pouf; mais le prix en est excessivement élevé. On exécute la même passementerie avec acier gris et acier bleu; mais ces garnitures sont destinées aux toilettes des femmes qui ont une grande variété de robes et à qui leur situation de fortune permet quelques excentricités.

Il faut aussi à la jeune femme une autre robe habillée de couleur, mais dans une demi-teinte harmonieuse et destinée aux dîners, puis aux visites de cérémonie.

Notre journal donne sans cesse de très-jolis modèles en ce genre, pris dans les meilleures maisons de Paris. Je renvoie donc mes lectrices à nos figurines. Je conseillerai aussi une petite robe de soie fantaisie, d'un prix modeste comme étoffe, et de teinte claire, qui peut rendre de grands services, si elle est faite avec goût. Le taffetas fond blanc, à raies bleu-mauve, orné de plissés très-fins pris dans l'étoffe même, forme de charmantes toilettes pour jeunes femmes, quelques nœuds bien posés, et l'effet est charmant. Il est nécessaire d'avoir une robe de ce genre, toute prête pour la circonstance imprévue où les toilettes sombres, quelque élégantes qu'elles puissent être, ne seraient pas en harmonie avec le ton général des autres toilettes. Je ferai remarquer que la robe de mariage, avec des bouillonnés de tulle et quelques fleurs, fait un costume de bal; que, par conséquent, avec les trois autres robes dont j'ai parlé, elle complète un ensemble de toilettes pouvant au besoin suffire aux exigences d'une certaine situation dans le monde.

Le drap va être, je crois, fort en faveur cette année. Je conseillerai donc à ma jeune mariée une robe de drap forme amazone, avec le dolman pareil. C'est là une costume d'une incontestable élégance et qui n'aura jamais la vulgarité d'un costume de laine. Il représentera la toilette de promenade et de courses dans la journée. Pour le matin et les jours pluvieux, la vigogne est encore la meilleure étoffe, la plus solide. Voilà donc la garde-robe à peu près au complet si on y ajoute une robe de chambre en cachemire gris garnie de velours noir, ou en cachemire noir, avec revers de cachemire bleus.

Autrefois, le chapeau jouait un grand rôle dans la toilette de ce qu'on appelle les visites de noces. (Il était inévitablement blanc, avec plumes et panaches.) Aujourd'hui, on fait ses visites de noces en robe de faille noire, en chapeau de velours noir orné d'une rose; seulement on s'attache à ce que sa robe soit élégante et bien faite, le chapeau d'une forme heureuse et seyante.

Deux chapeaux suffisent parfaitement pour la saison à une femme modeste : l'un réservé pour accompagner les robes de soie, l'autre les robes de laine. Il faut alors nécessairement que les fleurs et les ornements soient choisis de façon à s'harmoniser avec les teintes des robes.

Comme vêtement d'hiver, je conseillerai de faire en se mariant la dépense d'un manteau fourré, qui est devenu à peu près indispensable. Le vêtement de velours noir n'est plus un objet nécessaire, comme jadis et ne se porte même plus sur une robe de couleur, qui est presque toujours accompagnée d'un vêtement de même étoffe ou de même teinte. Je ne prétends pas que les femmes qui ont un pardessus de velours, paletot ou dolman, ne puissent plus le porter; je conseille simplement à une jeune femme qui forme un fond de toilette de ne pas sacrifier une forte somme à l'acquisition d'un objet démodé; le velours reste néanmoins l'étoffe élégante par excellence. Si on le peut, je conseillerai toujours d'ajouter à son trousseau ou à la corbeille une robe de velours noir qui offre à la femme intelligente des ressources de toilette immenses; mais c'est là un objet fort cher et qui doit être choisi forcément en très-belle qualité pour remplir le but qu'on se propose.

Je reviendrai sur ce sujet, et parlerai de ce que doit contenir la corbeille offerte par le fiancé dans les mêmes conditions de fortune. Je veux aujourd'hui faire une petite rectification nécessaire. Mes lectrices ont pu voir sur la couverture du journal l'annonce des cours d'ouvrage ouverts par Mme Bougy, 55, avenue de l'Opéra. Mais elles n'ont pu manquer de s'étonner de voir annoncer ces cours pour *tous les jours* de la semaine. C'est tous les *jeudis* qu'il faut lire. Quelqu'un m'a fait observer que le prix d'abonnement aux cours était tellement minime qu'il dépréciait les utiles leçons qu'on y reçoit. Cette observation m'a frappée, et, comme elle pourrait être faite par nos abonnées, j'y réponds. En effet, on cote la valeur de toute chose en ce monde suivant le prix qu'elle coûte; mais, en cette circon-

Moine et Fellonneau imp. Paris

1874 N° 141

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Chapeaux de Mme Fontaine 16 r. Louis-le-Grand.

Parfums et Savons de la Parfumerie Ninon 31 r. du 4 Septembre

stance, le journal n'a cédé qu'au désir d'être utile et n'a point cherché à faire une spéculation. Si donc le prix de ces cours est aussi modeste, c'est tout simplement pour que mes lectrices restent bien convaincues que tout dans leur journal est fait en vue de leur intérêt et à leur profit.

MARIE DE SAVERNY.

11. CHAPEAU DE PAILLE NOIRE.

12. CHAPEAU DE PAILLE NOIRE.

14. CHAPEAU EN PAILLE NOIRE.

13. CHAPEAU DE FEUTRE NOIR.

15. CHAPEAU DE FEUTRE BRONZE.

16. CHAPEAU DE VOYAGE.

17. CHAPEAU EN FEUTRE NOIR.

CHAPEAUX D'AUTOMNE. (MODÈLES DE Mme FONTAINE.)

UN NOUVEAU JEU DE SALON

Une aimable lectrice m'offre de porter à la connaissance de nos abonnées un nouveau jeu de salon qui me paraît devoir être amusant et offrir le double ttrait d'un passe-temps agréable et instructi aussi ai-je accepte sa proposition avec reconnaissance. Ce jeu est, du reste, facile à comprendre, et on peut soi-même en composer tous les éléments. Il faut simplement couper un assez grand nombre de morceaux de carton blanc et tracer sur chacun d'eux une lettre de l'alphabet, en ayant soin de tracer un plus grand nombre de voyelles que de consonnes, et de répéter certaines lettres un plus grand nombre de fois, afin de n'être pas au dépourvu; puis on distribue ces cartes, en les tirant au hasard aux personnes qui prennent part à ce jeu. On donne dix cartes à chacune d'elles, et c'est alors à qui saura composer un mot le plus vite possible.

Les fautes d'orthographe sont sévèrement interdites. Le premier joueur qui a réussi, dit aussitôt : Prime, et arrête le jeu. On compte ensuite à chacun autant de points qu'il y a de lettres dans le mot qui a été formé et dix de plus à celui qui a fait prime, mais s'il a fait une faute, au lieu de recevoir dix points il en paye dix comme amende. Chaque dizaine de points représente un enjeu, argent, bonbons, etc., etc., et, à la fin de la soirée, on fait la liquidation générale. Ce jeu-là fait donc exception, puisque le gain n'est pas dû au hasard, il est la récompense de la réflexion et de l'attention. Je ne parle pas des incidents comiques qui accompagnent le jeu de prime, ils sont nombreux car les imaginations actives, les esprits originaux sont excités, mis en éveil et peuvent composer des mots bizarres quoiqu'rigoureusement français. On trouve ces jeux tout faits chez certains marchands de jouets, mais il est si facile de les composer soi-même que je ne crois pas devoir indiquer ces maisons à nos abonnées.

MARIE DE SAVERNY.

LINDA

(Suite)

XV

Notre héroïne, trop timide pour songer à se trouver directement en contact avec le public, n'accepta pas l'offre généreuse de mistress Morgan, et préféra reprendre ses anciennes fonctions, en prévenant toutefois son excellente amie qu'elle ne comptait point se vouer pour toujours à cette artistique profession, peu en rapport avec sa timidité naturelle, et qu'elle chercherait une position plus conforme à ses goûts et à son éducation aussitôt qu'on aurait trouvé une personne capable de la remplacer dans son emploi de pièce extraordinaire.

Deux mois environ après la rentrée de Linda à la galerie de mistress Morgan, un jour que la capitale de la Grande-Bretagne était plongée, comme il arrive souvent, dans un épais brouillard, mistress Morgan et notre héroïne se préparaient à recevoir les visiteurs, l'heure habituelle de l'ouverture de la galerie des wax-works était sur le point de sonner.

— Hélas! disait la directrice, activement occupée à donner un coup de peigne à la tignasse rousse de la reine Élisabeth, je crois que pour aujourd'hui il faut en faire notre deuil, nous ne ferons pas nos frais; qui donc aurait le courage de sortir par un temps pareil? Qu'en pensez-vous, ma chère Linda? Ne ferions-nous pas aussi bien de rester tranquillement *at home*, au lieu de nous ennuyer ici dans la galerie à attendre des visiteurs qui, certainement, ne viendront pas?

— Qui sait! répondit Linda, nous aurons peut-être du monde; il peut se trouver des gens qui ne seront pas fâchés de se mettre à l'abri et de se reposer un instant en venant visiter la galerie. Tenez, on dirait qu'une voiture s'arrête à la porte...

— C'est ma foi vrai! s'écria mistress Morgan en soulevant le rideau de la croisée, et c'est un bel équipage encore! Ah! mon Dieu, mais c'est à peine si nous sommes prêtes. Allez vite, mon enfant, vous préparer. Moi, je vais ouvrir, le temps de passer mon turban; puis je trouverai toujours moyen de vous donner du temps, en commençant l'exhibition par le haut de la galerie. Allez vite!...

Linda était déjà partie pour se revêtir du costume historique de lady Jane Grey, quand la directrice alla gravement ouvrir la porte aux visiteurs de distinction qu'avait amenés le bel équipage aperçu par la croisée.

C'étaient, en effet, des personnages que les deux arrivants, à en juger par l'élégance de leur mise et par la livrée du domestique qui portait leurs manteaux. L'un était un beau gentleman d'une trentaine d'années, et l'autre une ravissante jeune fille de douze à quinze ans.

— Si vous voulez bien entrer, mylord, dit mistress Morgan en saluant respectueusement le gentleman et sa jeune compagne, nous commencerons aussitôt que nous aurons quelques spectateurs.

— Non! non! reprit aussitôt avec naïveté la jeune fille, nous sommes venus un peu avant l'heure exprès pour visiter la galerie tout seuls; est-ce que ce n'est pas possible?

— C'est très-possible, assurément, répondit mistress Morgan; mais je serai obligée, dans ce cas, d'augmenter un peu le prix. Milord le trouverait-il exagéré à cinq shillings?

— Nullement, ma bonne dame, je suis tout prêt à vous payer ce prix pour procurer à ma petite amie le plaisir qu'elle désire.

— Alors, reprit la maîtresse des wax-works, en se mettant en position, nous allons commencer par la reine Élisabeth, et, — tirant le rideau vers lequel elle s'était dirigée, — voici cette reine célèbre qui...

— Non, non, interrompit la jeune fille impatiente, je ne tiens pas à voir la reine Élisabeth, c'est lady Jane Grey que je veux voir; n'avez-vous pas lady Jane Grey?...

Linda, qui s'habillait au fond de la galerie, dans le compartiment où elle représentait lady Jane Grey, avait entendu cette observation de la jeune fille et avait tressailli au son de sa voix.

— Si fait, pardon, mademoiselle, répondit mistress Morgan à son impétueuse interlocutrice, oui, sans doute, nous avons lady Jane Grey. C'est même, ajouta-t-elle pour gagner du temps, en dépit de l'impatience visible de la jeune visiteuse, c'est même notre pièce la plus remarquable, un véritable chef-d'œuvre. Ce n'est plus une figure de cire, on croirait voir la peau d'une personne vivante, tant la pièce est merveilleusement réussie; les mouvements de la respiration sont aussi imités, à s'y méprendre...

Pendant que la directrice parlait ainsi, la jeune visiteuse, oubliant subitement son impatience, était devenue toute souriante, et faisait à son compagnon des signes de satisfaction, tout en continuant à promener autour d'elle ses regards investigateurs. En approchant de l'endroit où un écriteau indiquait la place de lady Jane Gray, elle aperçut, suspendu à la muraille, un petit chapeau de paille; elle tressaillit à cette vue, et, sous l'impression d'une douce émotion, la pâleur mate de son visage se colora d'une teinte rosée.

Le gentleman qui accompagnait la jeune fille suivait avec une attention particulière, qui n'avait pas échappé à mistress Morgan, toutes les impressions de sa compagne; il avait souri en voyant sur ses traits l'effet de l'émotion causée par la vue du chapeau de paille.

La brave directrice des wax-works avait fini par éprouver un certain embarras devant l'attitude de ses visiteurs distingués, et ne savait que penser des regards, bienveillants du reste, mais empreints d'une certaine moquerie que le gentleman jetait sur elle à la dérobée. Aussi fut-elle prise d'un scrupule au moment d'arriver au rideau qui voilait encore lady Jane Grey.

— Milord, je vous ai demandé beaucoup peut-être pour ne vous montrer que cette seule pièce; c'est, il est vrai, la plus curieuse; mais j'aurais voulu cependant vous en faire voir pour la valeur de vos cinq shillings.

— Que cela ne vous inquiète pas, nous ne trouvons pas que nous puissions trop payer le plaisir de voir votre jeune et malheureuse reine, répondit le noble visiteur avec un de ces sourires qui intriguaient si fort mistress Morgan.

— Assurément, madame, reprit la jeune fille avec empressement, nous ne saurions trop payer ce plaisir.

— Eh bien, miladi, vous allez être satisfaite, fit mistress Morgan en s'inclinant. Et, s'approchant du rideau, elle poussa deux vigoureux hem! hem! pour prévenir Linda de prendre sa pose.

— Nous sommes, dit-elle en gonflant sa voix, devant l'infortunée lady Jane Grey. — Elle a payé de sa vie l'ambition de son beau-père, qui, contre sa volonté, l'a placée sur le trône d'Angleterre. Son règne a peu duré; car, au bout de quelques semaines, elle eut la tête tranchée. Vous allez la voir à genoux devant le billot : la position des mains étendues en avant, indique l'effroi; la victime cherche à éloigner le terrible instrument dont elle devine la présence, car ses yeux bandés l'empêchent de le voir.

En terminant ce chef-d'œuvre oratoire, mistress Morgan tira vivement le rideau..

— Voyez, milord, et...

Mais un cri de surprise remplaça le reste de sa phrase; lady Jane Gray, la pièce merveilleuse des wax-works, avait disparu, laissant sur le billot le mouchoir qui devait lui bander les yeux.

— Linda! Linda! s'écria la brave femme, sans se soucier de divulguer ainsi le secret de sa supercherie, que vous est-il arrivé?

— Où est-elle? où donc est-elle? fit la jeune étrangère en serrant avec anxiété les mains de mistress Morgan; je veux la voir; appelez-la, madame, appelez-la, je vous en supplie.

— J'en perdrai la raison, répondait la directrice; il ne manquait plus que cela, et devant des visiteurs si distingués! c'est pis que le jour où Shakspeare a éternué en pleine séance!

— Ne craignez rien, madame, c'est Linda que nous cherchions; nous savions tout. Mais que peut-elle être devenue, mon Dieu!

A ce moment Linda apparut tout à coup.

— Pardonnez-moi, dit-elle à mistress Morgan, en serrant dans ses bras la jeune fille; j'avais entendu la voix de lady Claire; il m'aurait été impossible de remplir mon rôle jusqu'au bout; j'ai jeté mon bandeau sur le billot pour venir embrasser mademoiselle.

A ces mots, tout le monde, y compris la directrice, partit d'un éclat de rire.

— Mon Dieu! reprit la bonne mistress Morgan, comme nous devons bénir le brouillard! Si nous avions eu des spectateurs, comme d'habitude, j'étais perdue de réputation; il me fallait tirer le rideau pour toujours, surtout après le premier accident de Shakspeare. Je prie milord de ne pas ébruiter ce qui vient de se passer, car il doit comprendre que si le public en avait connaissance, mon exhibition deviendrait un sujet de ridicule.

— Soyez sans crainte, répondit l'étranger, qui n'était autre que lord Erwin, le tuteur de Claire, votre secret ne sera pas divulgué; j'en réponds, non-seulement pour moi, mais pour ma pupille, qui est d'une discrétion parfaite, ainsi que pourra vous le dire votre jeune amie.

Miss Brown, ajouta-t-il en se retournant gracieusement vers Linda, j'ai beaucoup entendu parler de vous, et depuis huit jours, nous visitons, avec ce petit démon que vous avez charmé, tous les wax-works de Londres pour vous découvrir; car vous aviez confié à ma pupille que vous représentiez, quelque part, la reine infortunée dont madame vient de nous rappeler, avec tant de talent, les malheurs. Je me félicite d'avoir cédé aux instances de lady Claire et de lui avoir permis ainsi de réaliser son plus cher désir.

Linda écoutait ces paroles avec attendrissement, pendant que sa noble amie lui exprimait par ses caresses toute sa joie et son affection.

— Il faut que je vous apprenne tout ce qui s'est passé depuis votre départ. D'abord je ne suis plus avec mes tantes; elles ont été furieuses en apprenant que mon tuteur me prenait auprès de lui; mais je suis enchantée, moi, je fais tout ce que je veux. Nous allons être bien heureux ensemble, car vous allez venir avec moi; c'est convenu avec mon tuteur.

— J'espère, mademoiselle, reprit lord Erwin, que vous voudrez bien vous charger de l'éducation de ma pupille; nulle ne saurait remplir cette tâche mieux que vous, qui avez su prendre tant d'influence sur cette chère enfant.

Linda écoutait ces propositions si honorables dans la plus grande perplexité. Pouvait-elle abandonner sa bonne mistress Morgan, qui l'avait recueillie avec tant de bonté? pouvait-elle la laisser dans l'embarras, en lui enlevant sa personne, qui faisait la célébrité de son établissement?

En gens de cœur, lord Erwin et lady Claire avaient compris les honorables scrupules de l'institutrice, et, après s'être consultés à voix basse, lord Erwin reprit, en s'adressant à mistress Morgan :

— Veuillez excuser, madame, mon indiscrétion, et croyez que je n'agis point par simple curiosité, mais je voudrais vous demander ce que vous rapporte votre établissement, au maximum, bien entendu, et savoir si vous seriez disposée à le vendre?

— Oh! milord, le revenu est très-variable; cela dépend beaucoup... Ainsi, depuis que Linda me prêtait son concours, mon établissement avait beaucoup prospéré; peut-être aurions-nous fait fortune, mais ce n'est pas certain; le public est si capricieux, aujourd'hui.

— Mais si je vous donnais de votre galerie un prix basé sur vos recettes les plus belles, consentiriez-vous à la vendre?

— Ce serait alors pour prendre ma gentille amie, mylord? Il me faudrait la quitter; mon Dieu! j'ai bien pensé qu'il faudrait en venir là. Miss Linda ne faisait ce métier que par reconnaissance pour moi. Bien qu'elle soit née artiste, elle n'a jamais pris goût à mes exhibitions; et puis, je le conçois, c'est au-dessous de son éducation. Que voulez-vous, milord, je ne pouvais lui offrir que cette occupation, en attendant mieux. Quant à moi, que ferais-je de mieux que de diriger une galerie...?

— Mais vous sauriez bien, je suppose, remplir les fonctions de femme de charge dans ma maison; de la sorte, vous ne quitteriez pas miss Linda.

— Comment, milord, vous m'offrez cela, à moi? Oh! milord, on a beau s'attacher à son état, des figures de cire, ça ne remplace jamais un cœur et une âme, et puisque vous me donnez le moyen de suivre miss Brown, je quitte tout sans regret.

Lady Claire et Linda étaient ravies de la tournure qu'avaient prise les choses. Il fut convenu séance tenante que Linda allait partir immédiatement avec ses protecteurs, et que mistress Morgan viendrait prendre ses fonctions de femme de charge chez lord Erwin, aussitôt qu'elle aurait vendu sa galerie. En attendant, lord Erwin achetait à la bonne directrice son établissement à un prix basé sur le revenu annuel de ses plus belles recettes, et la chargeait de liquider ensuite pour son compte.

Aussitôt le départ de ses nobles visiteurs, mistress Morgan rédigea l'annonce suivante, qu'elle colla incontinent sur la porte de l'établissement :

« Vente d'une collection de personnages célèbres avec leurs costumes. S'adresser à la directrice de l'exhibition, tous les jours, de midi à quatre heures.

« L'exhibition n'aura plus lieu, la directrice étant en voyage. »

La rédaction tant soit peu confuse de cette affiche laissa sans doute dans l'esprit des passants qui la lurent une certaine indécision; mais il est probable que ceux qui eurent le désir d'acquérir la galerie de mistress Morgan surent résoudre le difficile problème de rencontrer chez elle, de midi à quatre heures, cette directrice en voyage.

XVI

Trois années se sont écoulées depuis le jour où notre héroïne était entrée chez lord Erwin en qualité d'amie et d'institutrice de lady Claire.

Linda est heureuse auprès de sa jeune élève, dont l'affection pour elle n'a fait que s'accroître; elle est traitée par lord Erwin avec une considération des plus flatteuses et même avec une bienveillance bien voisine de l'affection d'un parent. Elle jouit, comme son élève, du luxe que la grande fortune de lady Claire répand autour d'elle, et la haute société du West-End la reçoit et la traite, non pas en inférieure, mais en égale, autant par condescendance pour ses deux nobles amis, lady Claire et lord Erwin, que pour la grâce, la distinction et le tact exquis dont elle n'a jamais cessé de faire preuve.

Lord Erwin, depuis le jour où nous l'avons vu avec sa pupille à la galerie de mistress Morgan, a donné sa démission de l'importante position qu'il occupait à Madras et s'est fixé définitivement à Londres, où il s'est installé magnifiquement, paraissant vouloir se vouer uniquement à l'éducation de lady Claire.

Avant de reprendre notre récit et de suivre notre héroïne

dans la nouvelle phase de son existence, il convient de présenter plus complétement à nos lecteurs lord Erwin, dont le rôle va devenir important dans cette véridique histoire.

C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, à la physionomie avenante, à la fois grave et souriante, aux traits d'une régularité parfaite. Sa taille était ordinaire, peut-être un peu au-dessus de la moyenne. Malgré la pureté remarquable de ses traits, ce n'était point par sa beauté que lord Erwin était remarquable, mais par la distinction et l'aisance de ses manières, qui donnaient au premier abord à ceux qui le voyaient la meilleure opinion de son esprit. C'était, en effet, un esprit distingué et des plus cultivés, qui joignait à la plus complète bienveillance cette teinte de scepticisme dont les gens de grande expérience sont rarement exempts. Mais le scepticisme de lord Erwin, au lieu d'éteindre en lui les sentiments du cœur, avaient développé sa charité et la rendaient seulement plus judicieuse.

Personne n'était plus aimable que lui dans son milieu, ni plus affable envers les inférieurs.

La grande douleur qui avait troublé sa vie au milieu du bonheur d'une union des plus heureuses, la perte de sa femme adorée, avait prématurément semé sa belle chevelure de nombreux fils d'argent et avait aussi couvert son aimable visage d'un masque mélancolique. Mais de même que la physionomie était demeurée avenante et douce, le cœur était resté bon et sensible.

A son retour des Indes, où il avait eu déjà à s'occuper de sa pupille, lors de la mort des parents de Claire, lord Erwin avait vu avec peine la triste situation faite à cette charmante orpheline auprès de sa vieille tante idiote et au milieu des trois vieilles filles acariâtres et méchantes. Il avait pu facilement obtenir de cette famille égoïste que lady Claire lui fût confiée complétement, et c'était avec un vrai bonheur qu'il avait voué à l'intéressante orpheline une vie à laquelle la douleur de son deuil ne pouvait permettre que les consolations du dévouement et de l'affection paternelle.

Il avait trouvé ce premier adoucissement à son chagrin dans l'accomplissement du devoir qu'il s'était imposé vis-à-vis de sa pupille, dont les qualités exquises de cœur et d'esprit se développaient sous ses yeux.

L'influence de Linda sur lady Claire ne lui avait point échappé et avait attiré peu à peu son attention sur la jeune institutrice; puis il avait subi lui-même le charme de cette nature élevée toute de dévouement et de délicatesse.

Au moment où nous prenons ce récit, lord Erwin, attentif aux soins que Linda ne cessait de prodiguer avec une affection toute maternelle à sa pupille, avait ressenti pour l'institutrice un sentiment plus vif et plus tendre que celui de l'admiration commandée par ses vertus. C'était à son insu que ce sentiment s'était emparé peu à peu de son âme, et c'était volontairement qu'il ne cherchait point à lui résister. Il s'était d'ailleurs attaché à ne rien laisser deviner de ses intentions à cette jeune fille pure, qui ne se doutait pas assurément de l'influence qu'elle exerçait sur lui. Il n'avait pas cru non plus jusqu'alors pouvoir se permettre de l'interroger sur un passé dont elle ne parlait jamais; mais il se proposait de le faire avant de lui avouer l'affection qu'elle lui inspirait. Ce n'était pas qu'il pût avoir la moindre appréhension ou le moindre soupçon sur cette jeune existence qui se révélait si pure dans ses actes de chaque jour, mais pour avoir le droit de vaincre sa délicatesse par l'offre de son cœur faite en toute connaissance de cause.

Dirons-nous que l'esprit féminin de Linda n'avait rien pénétré des sentiments de lord Erwin? Ce serait beaucoup affirmer. Il y a dans l'âme de la vierge la plus pure et la plus modeste un instinct secret, une intuition providentielle qui est comme une sorte de défense et d'avertissement naturel. Mais dans les âmes élevées comme celle de notre héroïne, cet instinct, moins nécessaire parce qu'il n'y a point de périls, ne se révèle que vaguement. Linda se sentait aimée peut-être; mais son cœur n'avait point d'alarmes.

Donc, le rêve de devenir un jour lady Erwin n'avait jamais effleuré la pensée de Linda. Enfin, jamais la modeste institutrice n'avait oublié celui dont son cœur gardait malgré elle le plus vif souvenir, en dépit des années écoulées, sans qu'elle eût entendu parler de lui.

Depuis son départ du château d'Ansdale, elle n'avait rien su du sort de Frank. Était-il marié avec lady Ansdale? elle en doutait... et cependant. Mais comme jamais elle n'avait entendu prononcer le nom de M. Heutley ni celui de lady Ansdale, elle était restée à ce sujet dans la plus complète ignorance.

Le lecteur en sait plus long que notre héroïne sur le sort de Frank Heutley, s'il se rappelle comment le fiancé de lady Ansdale fut précipité dans la mer par la violence inconsciente de sa vindicative et jalouse cousine. Il importe de ne pas le laisser plus longtemps dans l'incertitude sur les suites de ce terrible événement.

Par un bonheur vraiment inouï, Frank n'avait pas trouvé la mort dans sa chute. Le choc qui l'avait désarçonné l'avait lancé directement dans les flots, et comme on était au moment des plus hautes marées, la mer couvrait de plusieurs mètres les roches aiguës du fond, sur lesquelles il aurait dû se briser. Il tomba donc, d'une effroyable hauteur, il est vrai, mais dans une eau assez profonde pour amortir sa chute. Cependant le choc avait été si violent que lorsqu'il revint à la surface il avait perdu connaissance. Il se fût certainement noyé, sans un pêcheur qui avait été témoin de sa chute et le recueillit dans sa barque.

Ce pêcheur était un gentleman habitant un des cottages de la côte, ancien chirurgien de l'armée des Indes; il emmena Frank chez lui et lui prodigua les soins les plus entendus pendant plusieurs jours pour conjurer les accidents qui pouvaient suivre une chute aussi grave.

Frank devait forcément donner à son hôte quelques explications, il avait d'ailleurs hâte de savoir ce qu'avait fait sa cousine après cette épouvantable aventure. Il raconta donc prudemment au vieux chirurgien qu'il avait été désarçonné par un brusque mouvement de la monture de sa cousine, pendant qu'il s'était approché trop imprudemment de l'abîme, et le pria d'aller au château d'Ansdale savoir des nouvelles et dire ce qu'il était devenu. Il apprit ainsi par son hôte que la comtesse était revenue comme folle au château, qu'elle était depuis sous le coup d'une fièvre chaude et qu'elle avait pu à peine, au milieu de ses divagations, indiquer le sort de son cousin.

Une fois complétement rétabli, Frank avait pris congé de son excellent hôte en lui laissant croire qu'il allait au château d'Ansdale, auprès de sa cousine, afin de ne rien laisser soupçonner du drame qu'il ne voulait pas divulguer, et s'était mis en réalité à la recherche de Linda, pour laquelle son amour s'était accru en raison de l'horreur que lui inspirait désormais sa cousine.

Il avait su son passage à Ballycastle et à Dublin, mais une fois à Londres, il avait complétement perdu sa trace malgré tous les efforts qu'il avait faits pour la retrouver. Bien qu'il fût fort affligé de la disparition de celle qu'il aimait et dont il ne voyait pas l'infortune sans quelque remords, Frank n'était pas de ces natures inconsolables qui gardent profondément l'empreinte d'un sentiment. Peu à peu son caractère indécis et versatile lui apporta la résignation, sinon l'oubli, et bientôt l'image de la jeune institutrice n'eut plus dans son cœur que la place d'un souvenir attendrissant.

Quant à Linda, elle avait conservé, nous le savons, l'impression profonde de cet amour dont elle avait fait si noblement le sacrifice, et elle n'avait pu cesser d'aimer celui qu'elle avait eu le courage de fuir.

Au jour où nous reprenons ce récit, il y avait donc trois ans que notre héroïne était chez lord Erwin en qualité d'amie autant que d'institutrice de lady Claire. C'était un grand jour que ce jour-là, et qui devait faire époque dans la vie de la jeune comtesse. Elle venait d'atteindre sa dix-septième année et pour la première fois elle allait à un véritable bal. Il est facile de penser quelle grande affaire ce devait être pour une jeune fille impressionnable et passionnée comme lady Claire. Elle était si joyeuse d'être enfin comptée pour une femme et d'aller au bal comme une grande personne, qu'elle avait pu se consoler du refus de sa chère Linda de l'accompagner. Malgré les prières de son élève et de lord Erwin, Linda n'avait pas voulu assister à cette fête où elle était invitée cependant. Elle ne pouvait accorder sa mélancolie avec les enivrements et les joies d'un bal. Mais elle s'était fait un bonheur de parer sa jeune amie et c'était avec le plaisir et l'attention d'une mère qu'elle présidait à la toilette de lady Claire, aidée dans ces soins par notre vieille connaissance mistress Morgan, femme de charge de lord Erwin.

Contrairement à l'avis de lady Claire, qui voulait être coiffée par un coiffeur célèbre selon la mode du jour, Linda avait voulu que la jeune comtesse fût coiffée en longues boucles, comme il convenait à son âge.

— A-t-on jamais vu une grande fille de dix-sept ans aller au bal avec ses cheveux sur le dos? Vous voulez donc me rendre ridicule? disait lady Claire en frappant du pied, mais je n'y consentirai pas.

— Mais, cher ange, répliquait Linda, ce serait un crime d'emprisonner et d'échafauder vos beaux cheveux; croyez que je ne veux que ce qui peut vous convenir le mieux, et laissez-vous coiffer ainsi pour m'être agréable.

— Ah! voilà votre grand argument, chère Linda; c'est lâche de l'employer toujours pour m'empêcher de faire ce que je veux. Je vous cède pour vous prouver que je suis meilleure que vous qui n'avez pas voulu consentir à m'accompagner à ce bal, mais je constate que je vaux mieux que celle qui doit être en tout mon modèle.

Quand elle fut complétement habillée, lady Claire, toute heureuse de sa toilette, qui était vraiment d'un goût exquis, et en parfaite harmonie avec le caractère de sa beauté juvénile, fut prise d'une inspiration enfantine.

— Allons chez mon tuteur, dit-elle à Linda, la bonne mistress Morgan m'annoncera et je ferai mon entrée comme pour le bal. Vous verrez si je saurai m'en tirer comme une héritière.

Lord Erwin était dans son petit salon, prêt à partir, et lisait en attendant sa pupille, quand tout à coup la porte s'ouvrit à deux battants et mistress Morgan, portant dans chaque main un candélabre à plusieurs branches, annonça d'une voix éclatante : Lady Letting!

La petite comtesse s'avança jusqu'au milieu du salon avec la plus gracieuse aisance, tenant son bouquet à la main, et fit à son tuteur, qui était allé au-devant d'elle, la plus cérémonieuse révérence. Lord Erwin, enchanté de jouer son rôle dans cette petite comédie, s'était incliné non moins respectueusement, et galamment baisa le bout des doigts que lui présentait sa pupille, en la priant d'agréer ses hommages.

— Eh bien! qu'en dites-vous, mon cher tuteur, s'écria lady Claire dans un éclat de rire, suis-je digne de l'honneur que vous me faites en me conduisant chez l'ambassadeur d'Italie? Je crois que, grâce à notre chère Linda, je suis une lady tout à fait présentable et même destinée à un certain succès.

— Je pense, répondit lord Erwin en adressant un regard à Linda qui se tenait souriante à côté de son élève, que miss Linda est une fée qui a fait d'un petit lutin une adorable jeune fille.

— Hem! hem! fit lady Claire, Linda est une fée, et je suis adorable... Pourquoi donc, s'il vous plaît, mettez-vous Linda sur le premier plan? Il me semble que je devrais avoir la préséance puisque c'est de moi qu'il est question.

Pendant qu'elle parlait lord Erwin cherchait à rencontrer le regard de Linda, mais celle-ci avait les yeux baissés et semblait tout occupée à relever quelques faux plis dans la toilette de son élève.

— Partons, chère enfant, reprit lord Erwin sans répondre à la malicieuse interpellation de Claire; je ne voudrais pas vous priver d'une seconde du grand plaisir que vous allez goûter.

Claire le suivit en prenant les petites précautions féminines qui entourent la robe de bal jusqu'au moment où on la livre sans pitié au hasard de la danse. Puis, au moment de franchir la dernière marche de l'escalier, elle se jeta dans les bras de Linda, en lui disant adieu de la façon la plus tendre.

— Ne m'oubliez pas, lui dit Linda, comme si elle partait pour un long voyage.

— Vous oublier? Qui pourrait jamais vous valoir, répondit la naïve enfant.

— Surtout, ne nous attendez pas, recommanda lord Erwin. Mistress Morgan, je vous recommande miss Brown; engagez-la à se reposer.

— Allons, mon bijou, dit familièrement la bonne mistress Morgan à Linda qu'elle avait suivie dans sa chambre, vous avez besoin de repos, lord Erwin a raison; vous n'êtes pas bien, il me semble; depuis quelque temps, vos belles couleurs ont disparu. Vous n'êtes pas malade, au moins? Je ne le crois pas, c'est autre chose. Je crois l'avoir deviné; d'après ce qui se passe, il n'y a pas besoin d'être sorcier pour s'en apercevoir, et il n'y a rien d'étonnant que cela vous agite. La vérité est que nous allons bientôt avoir une lady Erwin. Oh! ne le niez pas, je n'ai pas les yeux dans ma poche. Sans compter que tous les domestiques en parlent et s'en félicitent; ils vous adorent et disent un bien de vous qui réjouit mon vieux cœur.

— Mon Dieu, dit Linda, dont les mouvements d'impatience n'avaient pu arrêter l'expansif bavardage de sa vieille amie, j'espère que vous n'avez pas dit un mot de toutes ces sottises à lady Claire?

— Certainement non! Cette petite est la seule personne de la maison qui ne voit pas ce qui est évident comme le nez au milieu du visage; mais ce n'est pas à moi de lui en parler.

ISABELLE ALLIN.

(*La suite au prochain numéro.*)

ÉPHÉLIDES

On désigne sous le nom d'*éphélides* des taches de la peau solitaires, disséminées ou réunies par groupes à la surface de la peau, et plus particulièrement au visage et à la face dorsale des mains. Cette affection est beaucoup plus fréquente en été qu'en hiver; elle se manifeste plus spécialement chez les personnes qui habitent la ville et qui vont passer l'été à la campagne ou dans les stations thermales. On en distingue deux espèces qui diffèrent essentiellement par leur nature et par le mode de traitement qu'elles réclament, ce sont le *lentigo* et les *éphélides* proprement dites.

Lentigo. — Le lentigo, qu'on désigne vulgairement sous le nom de *taches de rousseur*, est une maladie de la peau caractérisée par de petites taches jaunâtres, arrondies en forme de lentilles, tantôt isolées et tantôt réunies. Elles ne font point saillie sur la peau, ne sont accompagnées ni de prurit ni de desquamation : elles ne présentent d'autre inconvénient que celui d'être désagréables à la vue.

Leur origine est due à une accumulation de la matière colorante de la peau, qui se concentre sur certains points au préjudice des parties voisines qui en sont plus ou moins dépourvues. Ce sont surtout les personnes blondes, à peau très-blanche, douées d'un tempérament lymphatique, qui y sont le plus exposées. Les taches de

lentigo ont leur siége de prédilection au visage, sur le dos des mains, aux avant-bras, au cou, et en général sur toutes les parties exposées au contact de l'air. Elles sont beaucoup plus nombreuses et beaucoup plus apparentes en été qu'en hiver, ce qui rend évidente l'action du soleil sur leur développement.

Le *traitement* de cette affection ne peut être que préventif et palliatif. Il consiste à soustraire au contact de l'air les parties atteintes, et, lorsqu'il s'agit, dit M. Hardy, de femmes qui tiennent à leur beauté, on doit leur conseiller de ne jamais sortir l'été, surtout au soleil, sans se garantir le visage avec un voile, et les bras et les mains avec des manches fermées et des gants. Quand ces taches existent, c'est en vain qu'on chercherait à les faire disparaître : ni lotions, ni pommades, rien ne pourrait y parvenir.

Éphélides. — Les éphélides proprement dites sont des taches plus larges et plus irrégulières dans leur forme que celles du lentigo. Leur couleur est d'un brun plus ou moins foncé, jaune ou grisâtre, rappelant assez bien la coloration du *pain d'épices*. Elles sont un peu plus noires lorsqu'elles se montrent sur le dos des mains des vieillards ; on les appelle, dans ce cas, du nom malheureux de *taches de mort* ; mais elles n'impliquent absolument aucune espèce de maladie ni de mauvais présage. Leur étendue varie depuis la largeur d'une pièce de vingt centimes jusqu'à celle d'une pièce de 5 francs ; leur forme est généralement arrondie ; leurs contours sont quelquefois réguliers, mais beaucoup plus souvent frangés et sinueux. La tache éphélitique, toujours bien accusée, est d'autant plus facile à distinguer, qu'elle est circonscrite par une petite zone blanche et décolorée qui s'efface insensiblement en s'éloignant. Cette circonstance semble indiquer que la matière colorante de la peau s'est déplacée pour se concentrer sur un seul point en abandonnant les parties voisines. Ces taches sont d'ailleurs entièrement insensibles ; elles ne provoquent ni chaleur, ni démangeaisons, ni desquamation.

Les éphélides peuvent se développer sur toutes les parties du corps ; mais il est rare qu'on les rencontre ailleurs que sur le front, sur les pommettes des joues, sur le cou, sur la poitrine, aux avant-bras et sur le dos des mains. Les personnes blondes, à peau fine et blanche, y sont plus particulièrement exposées, mais surtout celles qui ont les sourcils et les cheveux rouges. Chez les sujets qui sont habituellement soumis à l'influence de l'air et du soleil, on voit presque toujours les éphélides avoir pour limites les parties de la peau recouvertes par les vêtements et ainsi soustraites à l'action de l'air extérieur et des rayons solaires. Cette remarque nous montre en quelque sorte la cause directe des taches éphéliques, c'est-à-dire le grand air, le vent et le soleil. Le hâle qu'on observe chez les personnes qui habitent quelque temps les bords de la mer est une espèce de teinte éphélitique généralisée et qui peut quelquefois se transformer en véritables éphélides. Les parties exposées à une vive chaleur sont généralement susceptibles de contracter des taches éphélitiques. C'est ainsi qu'on en observe fréquemment sur les membres inférieurs des femmes qui ont l'habitude de se servir de chaufferettes contenant des charbons ardents : on les appelle, dans ce cas, *éphélides ignéales*.

Traitement. — Les éphélides offrent une grande résistance aux moyens qu'on emploie pour les faire disparaître ; cependant elles sont loin de présenter la même ténacité que les taches de lentigo. Il est inutile de les attaquer par des remèdes internes qui n'ont aucune efficacité. Les seuls moyens capables de réussir sont les lotions et les douches sulfureuses ou alcalines. On peut commencer par se laver trois ou quatre fois le jour avec la solution suivante :

Borate de soude.....	50	grammes.
Eau distillée.....	500	—

Si ce moyen était inefficace, on pourrait faire, matin et soir, des onctions sur la peau avec une pommade ainsi composée :

Axonge.....	30	grammes.
Acide nitrique.....	1	—

On pourrait se servir également pour les bras, les mains et la poitrine, de quelques badigeonnages répétés tous les soirs avec la teinture d'iode seule ou additionnée d'alcool. M. Hardy, essentiellement compétent dans tous les cas de maladie de peau, prescrit avec beaucoup de succès la formule suivante :

Eau distillée.....	125	grammes.
Sublimé.....	50	centigram.
Sulfate de zinc.....	2	grammes.
Acétate de plomb.....	2	—

Alcool, q. s. pour dissoudre le sublimé.

Cette liqueur est employée en lotions deux fois le jour, pure ou coupée avec de l'eau chaude, suivant la susceptibilité de la peau ; elle détermine un peu de rougeur, une légère disquamation, et assez souvent, au bout d'un temps assez long, la disparition des taches.

Lorsque tous les moyens précédents n'ont pas réussi, on peut encore espérer quelque succès dans l'emploi des douches sulfureuses locales, sur les parties affectées, avec les eaux minérales de Luchon et de Barèges.

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS DE LA SAISON

Septembre.

Nous sommes à une époque de grandes réunions, le menu d'un dîner peut être utilisé. Il est facile, du reste, d'en extraire la composition d'une fête plus modeste.

MENU D'UN DINER DE 15 A 16 COUVERTS

POTAGE

Crème de volaille aux petits pois.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Turbot, sauce aux écrevisses.

RELEVÉ

Dinde en daube, garniture de céleri.

ENTRÉES

Escalopes de riz de veau à la Colbert.
Grives farcies au gratin.

RÔT

Gigot de chevreuil rôti, sauce poivrade.

ENTREMETS

Fonds d'artichauts à la moelle.
Epinards au velouté.
Bordure de riz garnie de pêches.
Biscuit d'amandes.
Glace. — Salade. — Dessert.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

La *Reine des Abeilles* ne se contente pas seulement de produits de parfumerie exquis et odorants, elle possède encore le plus grand choix de ces fantaisies coquettes qui font le bonheur des femmes élégantes ; des flacons de cristal taillé pour essences et eaux de toilette, des boîtes à ongles complètes, des brosses d'ivoire, des peignes d'écaille ; enfin, des éventails artistiques du plus grand mérite.

Comme sujet gracieux et charmant, nous citerons : une reproduction parfaite du *Printemps* de Cot, ce tableau qui a obtenu tant de succès au Salon de peinture de l'an dernier. Ce droit de reproduction est la propriété exclusive de la maison Violet ; c'est donc uniquement à la *Reine des Abeilles*, boulevard des Capucines, 12, qu'on est sûr de trouver l'éventail Printemps.

Aux produits, divers à base de glycérine, au Savon et à l'Eau royale de Thridace, qui ont fait le succès de la maison Violet, à la Crème Pompadour, au grand choix de pommades et d'huiles antiques pour les cheveux, à cette variété d'essences pour mouchoir, nous ajouterons un nouveau produit adopté par les gens du monde : la Brise de violettes, odeur suave, exquise, pénétrante, le véritable parfum de la grande dame ; c'est une des plus heureuses inspirations de la *Reine des Abeilles*.

Le *corset-cage* de la maison DE PLUMENT est bien véritablement celui que toutes les femmes devraient porter en ce moment ; souple, léger et frais, il convient tout à fait aux temps de chaleur. Une erreur assez répandue à son sujet porte à croire que ce genre de corset grossit, à cause des *jours* qui séparent les lacets et les baleines ; il est, au contraire, prouvé que ce gracieux modèle amincit sensiblement. Cette qualité mérite d'être prise en sérieuse considération dans un moment comme celui-ci, où la mode exige les tailles sveltes et cambrées.

La maison de Plument se fait du reste remarquer par le soin scrupuleux avec lequel elle suit la mode, entrant toujours dans ses vues les plus précises, ne négligeant rien dans la coupe et la fabrication de ses modèles pour les rendre aptes à toutes les nouveautés. Voilà pourquoi, mesdames, nous avons si grand besoin du concours de M. de Plument ; avec les corsets demi-genres de sa maison, le *corset sultane* et le *corset Élise*, etc., etc., nous arrivons à répondre aux nouvelles exigences de la mode. La réputation de jolie taille, tournure élégante, n'est bien souvent due qu'au soin minutieux avec lequel le corset a été choisi et de la marque de fabrication de la maison. Il ne faut donc pas choisir aveuglément ces objets intimes de notre toilette, mesdames, mais nous en rapporter à qui de droit, et faire de temps à autre une visite, 33, rue Vivienne, pour vous tenir au courant des innovations.

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin particulier, sont exempts de tout mélange. Son but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — *Entrepôt général, 132, rue de Rivoli.*

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Pain de farine torréfiée pour remplacer le pain de gluten. — Si nous donnons à nos lecteurs les moyens de stimuler l'appétit avec des aliments qu'on ne peut avoir que conservés, indiquons-leur, en même temps, les moyens de soulager cette santé que notre gastronomie dérange si souvent.

On n'a pas toujours la facilité de se procurer, lorsqu'on habite la campagne, du pain de gluten, si utile aux diabétiques, voici le moyen de le remplacer :

On torréfie dans une poêle ou dans un bruloir la farine de froment, de manière à y détruire l'amidon ; la croûte de pain torréfié peut également être employée.

Moyen d'empêcher la flanelle de jaunir en se lavant. — Prenez deux cuillerées de farine pour deux litres d'eau ; délayez-la exactement dans un vase de terre ; mettez sur le feu et remuez pour que la farine ne fasse pas de grumeaux. Versez moitié de cette colle légère sur votre flanelle, imbibez-en bien l'étoffe, et quand le liquide sera assez refroidi pour qu'on puisse y mettre les mains, frottez comme si on employait le savon. Retirez la flanelle, faites-la dégorger dans l'eau claire, renversez dessus l'autre moitié de la colle bouillante, frottez de nouveau et lavez ensuite à plusieurs eaux. La flanelle sera parfaitement nettoyée ; elle sera très-blanche et son application sur la peau d'autant plus saine, que l'étoffe sera très-propre.

Blanchissage des étoffes écrues. — Afin de conserver la teinte écrue aux étoffes telles que la toile, la batiste, la mousseline, il faut les laver dans une décoction de foin ou de thé.

Le Punch. — Le punch est la liqueur qu'on doit, de préférence, offrir aux dames qui, dans les soirées dansantes, occupent la salle de bal ; à elles surtout on doit interdire les glaces, qui sont si souvent les causes d'accidents.

Le punch fait dans les familles est bien préférable à celui qu'on se procure chez les liquoristes, surtout si on suit la formule suivante :

Thé noir et vert.....	30	grammes.
Eau bouillante.....	1	litre.

Faites infuser, passez au travers d'un linge, ajoutez :

Rhum.....	2	bouteilles.
Sirop de sucre.....	1	litre.

PETITE CORRESPONDANCE

M. D. R. — Le waterproof peut être remplacé, en effet, par le cache-poussière, seulement les manches du cache-poussière sont justes au bras, ce qui le rend moins commode comme pardessus. Nous allons donner plusieurs modèles de waterproofs. Quant au patron du cache-poussière, il a été donné cet été dans la planche spéciale annexée au numéro. Notre prise pour le dessin de tapisserie.

Concarneau. — Nous allons publier une toilette de mariée répondant entièrement à votre désir. On garnit de plissés de crêpe lisse ou de gaze la tunique et le jupon de faille, mais on ne fait pas de seconde jupe en gaze ou en tulle, cette combinaison est trop toilette *de bal*.

Mme H. D. Rouen. — Vous aurez ce patron.

Maria. — J'ai donné plusieurs combinaisons semblables, entre autres dans le courrier de mode du 14 juin dernier.

V. R. de S. — Vous avez dû trouver le modèle demandé dans un de vos derniers numéros.

M. S. à Louviers. — Ce dessin est, en effet, fort long à composer et à exécuter, il a de plus l'inconvénient de ne pouvoir entrer entièrement dans la planche de broderies ; le plus sûr moyen, pour l'avoir, est de le demander à une bonne maison d'ouvrage.

Grenoble. — Nous faisons paraître, réunis sur une même planche et successivement, tous les chiffres qui ont été demandés, vous trouverez certainement les vôtres. Le dessin de dessous de lampe paraîtra.

Mme A. M. — Oui, cet appareil est bon, très-bon même. Vous avez eu satisfaction pour la leçon de coiffure.

M. DE S.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Que de peines et de larmes ne coûtons-nous pas à nos mères !

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.